

extrême que je m'apperçus du trouble que lui caufoit ma présence ; & je n'en eus pas moins , lorsque pour s'en affranchir , & nous obliger à terminer notre visite , elle nous dit qu'elle alloit chez la reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus , que je n'en avois jamais vu , du moins , qui fussent réels ; & que quand on est de sang-froid , & qu'ils n'impatientent pas , tous ces petits débats d'une femme contre elle-même , & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu , donnent à qui sçait en jouir avec philosophie un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck assez de charmes pour désirer sa possession ; mais elle étoit si décente , & j'étois si peu accoutumé à aimer cela , que mes desirs , affoiblis par la dignité de son maintien , étoient plutôt pour moi un amusement qu'un supplice. Mais je ne m'apperçois pas qu'insensiblement je vous en fais subir un ; je vais finir une lettre déjà trop longue , & me reposer moi-même de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage que je puisse vous envoyer mon histoire par fragmens ; & comme je vous écrirai jusques à ce que j'aie trouvé une occasion

sûre pour vous faire remettre mes lettres , il se pourra bien que vous les receviez toutes à la fois. Vous y gagnerez , si elles vous intéressent , & si elles vous ennuient , vous pourrez en cesser la lecture , & la couper où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.



## LETTRE SECONDE.

JE vous ai dit dans ma précédente lettre , mon cher duc , que Madame de Suffolck nous avoit congédiés sur le prétexte spécieux d'aller chez la reine. Je m'y rendis pour l'y voir ; ce fut en vain ; soit qu'elle eût fait des réflexions qui l'eussent empêché de s'y rendre , soit qu'elle eut eu , pour n'y pas aller , quelque autre raison , elle n'y vint pas , & m'obligea sensiblement d'avoir pris ce parti. J'inférai de cette rigueur qu'elle se tenoit ( car je ne donnai pas à son absence d'autres motifs ) qu'elle étoit bien fâchée contre elle-même ; & sans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'instruire de ses sentimens , qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour son cœur , elle me donnoit , en ne venant pas , la liberté de parler à Madame

de Pembroock, sur laquelle vous sçavez que j'avois des vues; mais il est juste de vous dire ce que c'est, & j'employerai peu de tems à vous la peindre.

Figurez-vous d'abord une femme sans traits décidés, mais formant un tout agréable, l'air vif, évaporé, mutin, coquet, pour une Angloise; car, à dire la vérité, à cet égard, elle feroit pitié en France: sans caractère, mais aussi sans envie ni prétention d'en avoir, ni qu'on lui en croie un. Légère, plus par air que par goût; sacrifiant à la vanité de faire beaucoup de conquêtes, le plaisir d'aimer, plaisir plus nécessaire à son cœur qu'elle ne le croit. Elle a beaucoup de jargon, & en conséquence peu d'esprit, mais prodigieusement de ces petits riens, qui, sans le remplacer, sont dans de certaines circonstances aussi agréables qu'il peut l'être. Elle n'est pas gaie, mais elle rit beaucoup; fort pétulante & point vive, ne discutant rien, décidant toujours, elle n'a ni toutes les grâces ni tous les travers qu'elle se donne; & nuit beaucoup à ce qu'elle a reçu de la nature, par tout ce qu'elle emprunte de l'art, qui, entre nous, ne fournit guere que des ridicules. Elle médit avec assez de goût & de légèreté, re-

tient

tient bien l'esprit des autres, possède l'art de se le rendre propre, autant, du moins, que cela est possible; & cela l'est moins que ne le croient les gens qui en sont réduits là. Elle a beaucoup de talents pour une petite maison; personne n'est plus pantomime; elle contrefait, on ne peut pas mieux, & vous rend, dans la dernière perfection, les gens même que par le caractère de sa figure elle sembleroit devoir attraper le moins. Elle chante bien, mais pleine de mines & d'affectations, elle met de tout cela dans ses talents, & les gâte nécessairement en voulant les outrer. Le désir prodigieux qu'elle a d'être elle-même, le moins qu'il lui est possible, fait qu'elle ne parle pas plus avec sa voix, qu'elle ne pense avec son esprit. Je ne sçais quel est le sot Anglois qui lui a dit qu'il est agréable d'avoir la bouche de côté; mais ce n'est jamais que quand elle n'y songe pas qu'elle l'a autrement. Elle a l'air noble, sérieux & décent, lorsqu'elle ne gêne pas chez elle la nature; car l'air qu'on lui voit, est rarement l'air qu'elle a, quoique le maintien qu'elle se fait, ne vaille assurément pas celui qu'il ne tiendrait qu'à elle d'avoir. Mais elle sçait qu'avec la décence,

Tome V. Part. III. M

une femme ne se fait que respecter ; & elle croit que ce n'est pas cela qu'elle veut. Joignez à tout cela une taille fine & légère, des beautés qui vis-à-vis moi du moins, n'ont pas été pour elle en pure perte ; & vous connoissez sûrement Madame de Pembroock. Les femmes de son genre sont à peu-près les mêmes par-tout, & j'avois vu celle-là mille fois, lorsque je la vis pour la première.

J'avois été trop long-tems en France, pour n'être pas un objet fort important pour Madame de Pembroock ; nous avions l'un sur l'autre les mêmes projets, &, à ce que je crois, aussi peu de disposition à nous aimer ; mais l'intérêt & la vanité font beaucoup plus de ces sortes de liaisons, que le cœur, & même que le caprice. Elle vouloit donc me conquérir, je voulois la soumettre ; elle se croyoit de l'art, j'en ai ; il ne m'en falloit qu'un avec elle, dont les femmes ne se défont jamais, quoiqu'il les attrape presque toujours, l'art de paroître aimer ; & pour me faire croire la même chose, il falloit qu'il lui en coûtât plus qu'à moi. Les femmes sont forcées de nous en croire sur nos discours, & ne nous persuadent que

par des preuves : cela ne fait pas partie égale ; & j'avois, comme vous voyez, quelque raison de compter que l'avantage ne seroit pas tout-à-fait du côté de Madame de Pembroock.

La conversation fut donc bientôt liée entre nous : elle ne roula d'abord que sur ces riens dont les gens de notre sorte abondent toujours, & souvent plus par impuissance de faire mieux, que par habitude ou par politique. L'amour en devint bientôt l'objet : vos mœurs sur cet intéressant article ne furent pas oubliées. Quoiqu'elle cherche perpétuellement à copier les Françaises, elle ne les en aime pas davantage ; & cette façon de penser est assez généralement répandue en Angleterre, où nous ne vous rendons justice que par le soin que nous prenons de vous imiter : & ce n'est point, à dire vrai, ce que nous faisons de mieux. Chaque nation a, comme le goût & la façon de penser, un air qui lui est propre ; & il est rare, qu'en cherchant à prendre les graces d'un pays dans lequel on n'est pas né, l'on ne se donne pas dans le sien beaucoup de ridicules. J'ai vu chez vous quelques François qui vouloient bien nous faire l'honneur de nous ressembler, &

qui, avec leur air singulier & profond, & ( suivant la mode regnante ) nos grands ou nos petits chapeaux, nos raiiles longues ou courtes avoient perdu beaucoup de leurs agrémens, sans avoir pris rien de notre solidité, ou même de nos travers.

J'avois parlé déceimment des Françoises devant Madame de Suffolck, à laquelle je n'aurois pas plu en prenant sur elles un air léger; j'en médis avec Madame de Pembroock, à laquelle en les louant, je n'aurois pas fait ma cour; & je lui fis même entendre que si j'avois un peu à me louer de leurs bontés, j'aurois eu beaucoup à me plaindre de leur cœur, si je les avois assez mal connues pour livrer le mien. Mais en les peignant fort volages, je ne crus pas devoir me plaindre d'en avoir essuyé des infidélités. Je ne sçais comment cela se fait, mais un homme n'a jamais le malheur ou l'accident d'être quitté, que, même aux yeux des femmes, cela ne lui donne un ridicule; & j'ai remarqué que, graces à la corruption des mœurs, il est beaucoup plus sûr de leur paroître volage ou perfide, que malheureux par trop de constance; enfin qu'un homme quitté, donne rarement l'envie de

le prendre, & qu'il lui faut encore plus de tems pour leur faire oublier cette infortune, qu'il n'en a eu besoin lui-même pour s'en consoler, quelque vive qu'ait été la douleur qu'il en a ressenti.

Il ne m'avoit pas fallu beaucoup de tems pour pénétrer Madame de Pembroock, & je crus, en conséquence des lumieres que j'avois sur elle, pouvoir lui dire avec plus de vivacité que d'égards pour sa vertu, que je la trouvois la plus aimable femme d'Angleterre. Quoique je ne lui disse rien que ce qu'elle croyoit déjà, elle me répondit qu'il falloit, pour l'en assurer, que je me fusse singulièrement ravié, ou que je mentisse le plus intrépidement du monde. Je ne conviens, comme vous voyez bien, ni de l'un, ni de l'autre: sans me nommer Mad. de Suffolck, elle me fit entendre qu'elle ne doutoit pas que ce ne fût à elle que j'avois donné la préférence, & me loua si ironiquement sur mon choix, que j'en compris qu'elle en étoit blessée. Je me défendis de cette imputation, non-seulement avec beaucoup de légéreté, mais encore avec assez peu de ménagemens pour la beauté de la duchesse, pour que, si elle m'avoit entendu, elle ne m'eût pas cru aussi amoureux

d'elle que je voulois qu'elle le pensât. Je connoissois cependant trop bien les motifs de Madame de Pembroock, pour me prêter autant qu'elle auroit voulu, au desir qu'elle avoit de rabaisser les charmes de Madame de Suffolck; & je crus devoir être d'autant plus réservé à cet égard, que je pouvois moins douter de l'usage qu'elle feroit de mes discours. Je lui dis donc tout ce qu'il falloit pour contenter sa vanité, & pour qu'elle pût se flatter que s'il étoit vrai que la duchesse eût été mon premier objet, elle pouvoit l'emporter sur elle; mais j'évitai autant que je le pus, de dire de Madame de Suffolck rien qui, s'il lui étoit rendu, ne lui prouvât plus de discrétion sur mes sentimens, que peu de dispositions à la trouver aimable. Madame de Pembroock ne remportoit pas, sans doute, une victoire aussi entiere que son amour-propre l'exigeoit; mais si je lui avois paru si indifférent pour la duchesse, je lui aurois ôté l'attrait le plus puissant qui la portât vers moi, puisqu'alors je ne lui aurois pas offert de sacrifice; & je connois trop les femmes de cette espece, pour croire qu'il eût été prudent à moi de ne lui pas laisser l'idée

d'une rivale, & de lui présenter un triomphe si facile.

Madame de Suffolck, qui apparemment boudoit toujours; ne venant pas chez la reine, me laissa tout le tems dont j'avois besoin pour persuader à Madame de Pembroock qu'il ne tiendrait qu'à elle de m'engager, & que je l'étois même déjà d'intention, plus que je ne le lui disois. Elle étoit trop vaine pour ne pas croire bien aisément qu'on ne la voyoit pas sans danger; mais quoiqu'en un sens, j'eusse bien autant de vanité qu'elle, je ne m'en promis pas moins, quand à son tour elle auroit à me persuader de sa tendresse, de ne l'en pas tenir quitte à si bon marché.

Au reste, je doutois trop peu du retour qu'elle voudroit bien m'accorder, pour lui en demander des assurances; & je crus d'ailleurs avoir assez obtenu d'elle, en si peu de tems, pour ne la pas tourmenter sur de pareilles minuties. Elle me pria même à souper pour ce soir-là avec Madame de Rindsey, chez laquelle j'avois passé, moins parce que j'étois un peu son parent, que pour commencer à mettre en exécution les vues que j'avois sur elle. Celle-ci qui, sur la fin de notre con-

versation, s'approcha de nous, me dit fort obligeamment, mais d'un air timide & embarrassé, qu'elle seroit charmée de retrouver chez Madame de Pembroock ce qu'elle avoit perdu en ne se trouvant pas chez elle lorsque j'y avois passé. Il n'est pas bien étonnant en Angleterre de voir les femmes embarrassées. La pudeur qui les tourmente sans cesse, & qu'en général, elles poussent jusques au ridicule, leur permet rarement de parler à un homme, surtout les premières fois, sans rougir; mais je crus remarquer, malgré la singulière modestie de Madame de Rindsey, que son trouble partoît d'une autre cause. Je ne me trompois pas; mais il est certain que quand je me serois trompé, je ne l'en aurois pas moins cru.

Ma situation avec ces deux femmes étoit cependant assez délicate. Je venois de parler amour à l'une, ou à peu près; cette ouverture de cœur m'engageoit à avoir pour elle des soins plus marqués que si je ne lui eusse encore rien dit; & il falloit à Madame de Pembroock des avances d'autant plus décidées, qu'il lui étoit bien plus nécessaire de paroître aimée que de l'être en effet. La plus légère distraction ne m'auroit pas perdu à la vérité, mais

l'auroit blessée. Et s'il n'étoit pas bien intéressant pour mon bonheur de la soumettre, il l'étoit pour ma vanité, qu'on crût que je l'avois conquise, & sur-tout qu'il ne m'en avoit presque coûté pour cela que de me montrer. Que de femmes, en effet, j'aurois quittées d'avoir pour moi des bontés réelles, si elles avoient bien voulu, sans cela, laisser croire au public, qu'elles m'honoreroient des leurs! mais je les ai toutes trouvées de trop bonne foi, pour se prêter à une fausseté si infâme.

Plus il étoit essentiel à ma gloire, que Madame de Pembroock parût ne me pas résister, moins je devois choquer son amour-propre; sans doute il l'auroit été, si elle avoit pu penser que je me partageois; & ç'auroit été lui rendre nécessaires mille petites tergiversations auxquelles sa façon de penser ne la portoit que trop, & que je ne croyois pas pouvoir essuyer sans me commettre. Il ne falloit pas, d'un autre côté, que je parusse si décidé pour elle, que Mde. de Rindsey m'en crût amoureux à un certain point. S'il y a des femmes que la certitude d'avoir à combattre une rivale aimée n'arrête pas, il y en a qu'elle décourage; & Madame

274 LES HEUREUX  
de Rindsley avoit un air si doux, si modeste, & qui masquoit si bien sa singuliere intrépidité à tous égards, que je pouvois craindre qu'elle ne redoutât, soit pour sa vanité, soit pour son sentiment, la concurrence de Madame de Pembroock. Ces deux femmes étoient, ou paroissoient du moins, de caractère si différent, que je crus que je pourrois, sans beaucoup d'efforts, concilier des choses si opposées; & j'y parvins, en effet, sans avoir pour cela besoin d'autant de finesse que je l'avois cru d'abord. S'il arrivoit, au reste, que malgré mes précautions, Madame de Rindsley me trouvât trop d'empressement pour Madame de Pembroock, & qu'à son tour, celle-ci ne me crût pas absolument indifférent pour l'autre, il ne me paroissoit pas bien difficile d'effacer le mécontentement secret de la prude, en rejetant sur le desir de ne pas exposer sa réputation, les attentions trop modérées que j'aurois eues pour elle, & de me sauver des reproches de la coquette, en donnant devant elle à Madame de Rindsley tant de ridicules, qu'elle ne pût pas douter qu'elle ne se fût trompée, lorsqu'elle m'avoit cru sur elle quelques vues.

ORPHELINS. 275  
En attendant que je sçusse ce qu'étoit intérieurement Madame de Rindsley, je résolus de me conduire avec elle d'après son maintien, la réputation qu'elle avoit dans le monde, & la sévérité de mœurs & de principes qu'elle y affichoit. Vif, léger, galant, bruyant même avec Madame de Pembroock, je ne lui parlai que d'elle, de ses agrémens, des modes, des plaisirs & des usages de Paris. Sérieux & sensé avec Madame de Rindsley, je gémissis du débordement qui commençoit à se glisser dans les mœurs, & j'invectivai avec force contre la puissance, le faste & les dérèglemens de la haute église. Rien n'étoit assurément plus contradictoire que le ton, les discours & les façons que j'employois avec chacune d'elles; mais c'étoit des femmes; je les flattois; & pendant que l'une admiroit la galanterie & la légèreté de mon esprit, l'autre paroissoit ne pas comprendre comment revenant de France, & à mon âge, je pouvois avoir tant de solidité. Je sçus d'ailleurs leur dire mille choses fines & délicates que je répétois pour la millieme fois; mais qui n'en avoient pas moins pour elles les graces de la nouveauté. Enfin, je

les laissai enchantées, & ne les quittai que très-convaincu qu'aucune des deux ne m'échapperait.

En rentrant chez moi, j'y trouvai, pour comble de bonheur, ce que j'avois envoyé à Madame de Suffolck, avec une lettre dans laquelle elle avoit mis la plus haute dignité. Buttington, qui m'avoit attendu, ne revenoit pas de surprise, de ce que je me réjouissois d'une rigueur qui, selon lui, étoit une des cruautés des plus inouïes, qu'on eût eues en Angleterre de mémoire d'homme. Oui ! lui dis-je ; eh ! qu'a-t-elle donc fait de ma lettre ? Pourquoi l'a-t-elle gardée ? Ah, imbécille, indigne d'avoir reçu des leçons du duc de... & de moi... Parbleu ! interrompit-il, elle étoit insolente ta lettre ! elle lui aura déplu ; dans son premier mouvement, elle l'aura brûlée : ne voulois-tu pas qu'elle t'en renvoyât les cendres ? Mon ami James, continua-t-il, je vous l'ai déjà dit ; vous vous embarquez dans une sottise affaire ; & , pour le pays, permettez-moi de vous le redire, vous la conduisez très-sottement. Eh bien ? soit, lui répondis-je, mais je parie contre toi mille guinées, que j'ai Madame de Suffolck ; & je te donne encore par

dessus le marché, les Pembroock & les Rindsley.

Le comte de Buttington étoit apparemment en malheur ce jour-là ; car ce que je lui dis, ne l'empêcha pas de parier ; & le détail que je lui fis après de mes conquêtes du soir, ne lui donna point la plus légère peur de perdre son argent. Pour Mme. de Pembroock, me dit-il, je la connois assez pour ne pas douter qu'elle ne se laisse aimer : mais toutes ces grandes exclamations qu'elle a faites sur l'excès de ton mérite, ne m'assurent point du tout que tu sois auprès d'elle aussi heureux que tu t'en flattes, & que peut-être elle te le fait espérer par ses agaceries. A l'égard de Madame de Rindsley, ajouta-t-il, en haussant les épaules, il n'y a peut-être jamais eu de prétentions plus folles, & d'espérances plus mal fondées que celles que tu as sur elle ; & le ciel ne te les permet sans doute que pour humilier ta vanité. Ne croirois-tu pas, par hasard, qu'elle t'a lorgné ? Mais oui, répondis-je ; j'ai, par exemple, cette certitude-là : il est vrai que c'est à sa manière ; ces grands & tristes yeux s'arrêtoient sur moi, sans chaleur & sans expression, ou du moins, ils



en avoient une si sournoise, que je conviens qu'il n'étoit pas aisé de l'y saisir. Elle y étoit pourtant ; & si j'oserois répondre que Madame de Rindsey n'aimera jamais, je n'en suis pas moins sûr qu'il n'y a peut-être pas, dans toute l'Angleterre, de femme plus aisée à vaincre, sur laquelle à la vérité, l'amant puisse prendre moins, mais que l'amour amuse plus. ( A ce propos, nouveau mépris de la part du grand Buttington ) : au reste, reprit-il, me feroit-il permis de vous demander comment, après la magnifique épître que vous avez reçue de Madame de Suffolck, vous comptez vous arranger avec elle ? Ne lui proposerez-vous pas demain de vous donner un rendez-vous ? Non, mon cher Williams, lui répondis-je, je ne suis pas tout-à-fait assez Buttington pour cela. Du moins, vous osez l'aborder ? Cela n'est pas douteux, repliquai-je ; elle m'adore ; & je n'en suis pas, en vérité, moins sûr que si elle me l'avoit dit.

Buttington, qui est un des pairs du royaume qui a le mieux fait les humanités, s'éleva là-dessus avec fureur, & me déclama d'un ton véhément une parfaitement belle investive en vers la-

tins contre la vanité, qui ne me corrigea pas plus que toutes les injures qu'il me dit après, dans l'Anglois du monde le plus élégant. Sçavez-vous bien, mon ami, continua-t-il, qu'en revenant de France, plus gâté qu'instruit par vos leçons, vos exemples, & deux ou trois belles aventures que le duc & vous m'aviez procurées, je voulus en agir dans ce pays-ci comme j'avois fait en France ? Sçavez-vous bien ce qui m'en arriva ? On te prit pour un fat, sans doute ? Justement, reprit-il : non-seulement, je manquai la dame, mais encore, c'est qu'on me donna sur mes agréables façons de faire des ridicules qui ne sont pas effacés, & qu'on ne m'appelle encore à la cour que le *beau téméraire*. On fit fort bien ; de quoi t'avises-tu ? & de quoi t'avises-tu toi même, repliqua-t-il ? Enfin, mon cher duc, je compris que je ne lui ferois jamais sentir la différence qu'il y a entre nous deux, & je fus obligé d'envoyer coucher un homme si déraisonnable.

Je m'étois bien douté que la duchesse, emportée par sa passion, & épuisée du sacrifice qu'elle s'étoit fait la veille, n'auroit pas la force de le recommencer ; mais je n'en avois pas moins réso-

lu de la punir de sa révolte contre moi. J'avois d'ailleurs cru remarquer, que lorsqu'une femme raisonnable commence à s'engager, & qu'elle s'en apperçoit, il est dangereux de la laisser dans un état paisible; que l'on ne sçauroit trop occuper son cœur du sentiment qu'elle se reproche; & que, par une de ces bizarreries de la nature, dont il seroit presque impossible de rendre compte, il est plus sûr de la tourmenter par la douleur, que de ne lui donner que des idées de plaisir, sur-tout, lorsque l'on veut qu'elle se détermine promptement, & que c'est à une ame tendre que l'on a affaire. Je m'étois en conséquence promis d'inquiéter celle de la duchesse; & dans cette intention, je l'attendis chez la reine. Elle y arriva enfin, plus belle que tous les anges ensemble, & avec une impression de douce tristesse dans les yeux, & une sorte d'embaras dans toute sa personne, qui lui donnoit des graces inexprimables. Je jugeai, à la fierté qu'elle mit dans ses regards, lorsqu'elle les porta sur moi, qu'elle ne doutoit pas que sa lettre ne m'eût anéanti; & je crus qu'il n'étoit, ni de ma dignité, ni de mon intérêt, de lui laisser cette idée. Il me seroit difficile de vous

peindre l'excès de sa surprise, de sa confusion & de sa colere, lorsqu'au lieu de l'humiliation profonde dans laquelle, après mes torts & ses rigueurs, elle ne doutoit pas que je ne fusse plongé, je ne lui montrai que de la froideur & du détachement. Je mis de tout cela; mais rien que cela, dans la révérence que je lui fis; & je suis bien sûr qu'elle n'en avoit jamais reçues qui lui dissent les mêmes choses. Il ne se peut pas que vous n'y ayez jamais pris garde; mais, à mon gré, les femmes ne sont jamais plus plaisantes que lorsqu'il leur arrive de nous trouver dans des dispositions contraires à celles dans lesquelles elles nous supposoient. Celle-ci qui n'avoit aucune idée de ce tour François, en pensa tomber d'étonnement. Je m'étois flatté que sa surprise n'iroit pas sans une très-vive colere, & pour mieux jouir de celle qui la transportoit, je l'abordai avec tant de liberté dans le maintien, que je la vis tout près de me dire des injures. Malheureusement, elle se contint, & j'en fus quitte pour un regard où il y avoit toute la fureur que de très-beaux yeux puissent exprimer. Je le crus du moins; mais je lui en vis bien davantage, lorsqu'avec ce même

air de détachement que sa colere ne faisoit qu'augmenter, je lui fis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces complimens d'usage qui ne signifient que le peu que nous inspire la personne qui en est l'objet. Quel trouble une conduite si sage & si peu prévue n'éleva-t-elle pas dans son ame! Que sa douleur fut vive! & avec combien de délices j'en jouis!

Si tous les hommes pouvoient savoir comme nous, mon cher duc, à quel point une véritable passion les soumet & les avilit! de combien de choses qui, lorsqu'ils pensent comme nous, ne dépendent que d'eux, elle les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne préférât au bonheur toujours assez douteux de regner sur un cœur, par le sentiment, le plaisir singulier & flatteur, de régler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ses ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvemens les plus opposés; & du sein de son indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les ressorts, & à laquelle on ordonne à son gré le repos ou le mouvement.

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouissoit cependant du

suprême bonheur de me voir; mais je ne lui laissai cette consolation qu'autant que cela m'étoit nécessaire, pour qu'elle ne me crût pas assez piqué pour éviter sa présence; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas, que je jugeai à propos de disparaître à ses yeux. J'y lus, quand je pris ce parti, une impression de douleur si vive, qu'un Buttington en auroit sûrement été touché. Vous ne me faites pas, à ce que je crois du moins, le tort de me soupçonner d'une foiblesse pareille; mais quand j'en aurois été capable, Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je sçavois que Madame de Pembroock restoit chez elle, je lui devois une visite; & quand je ne la lui aurois pas due, dans les circonstances où j'étois avec elle, je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock, & en conséquence, si peu à faire pour mes projets, qu'après une visite fort courte, je retournai chez la reine, pour y achever la duchesse. J'avois tant de sujets de la croire accablée de tristesse, que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit, & de la façon du monde la plus naturelle. Ces